

LÈS colonnes rentrent du travail. Il est environ 18 heures. Ce jour-là le soleil caché sous d'épaisses couches de nuage ne pouvait nous servir d'horloge. Il avait bruiné toute la journée, une bruine fine comme du brouillard. Le vent de sud-ouest humide et soufflant par rafales nous avait transiés à travers nos vêtements. Oswiecim n'est pas seulement le pays de la boue, mais aussi celui des vents.

Nos galoches crottées sont lourdes et ralentissent la cadence de la marche. Le chemin ramolli, coupé par de profonds sillons, semé de mares, empêche de garder le pas, de conserver le rythme de la marche. Les premiers rangs se meuvent relativement vite, mais derrière eux plusieurs centaines de femmes traînent, n'arrivent pas à garder la cadence, ne marchant plus par rangs de cinq, mais poussées par les cris et les coups de bâtons, courent pour

rattraper le gros de la troupe. Les plus faibles restent à la traîne et subissent un double martyre car sous une pluie de coups elles sont obligées de se mettre à courir quand même. Marcher dans les derniers rangs exigeait le même effort que si l'on avait eu à parcourir un chemin deux fois plus grand. La colonne s'étire aujourd'hui sur une longue distance et quoique les surveillantes crient « auf gehen » et distribuent des coups de poings, bien des femmes restent en arrière en se traînant individuellement. Le vent souffle droit dans la figure, fouette le corps à coups de pluie, arrête la respiration. Les vêtements trempés, flasques, collent au corps, entravent les pieds. L'eau dégouline du fichu mouillé comme d'une toile cirée, derrière le col de la jaquette. Les pilliers et les tourelles du camp pointent déjà à l'horizon, mais la route est encore longue, dure à faire aujourd'hui. Nous relevons nos têtes penchées pour mesurer d'un regard nostalgique la distance qui nous sépare de la porte, pour calculer le temps qu'il nous faudra marcher encore. Nous devançons par la pensée les quelques tournants qui nous attendent, nous évaluons en minutes, nous pesons en grammes nos forces qui doivent nous porter jusqu'à l'entrée du camp. Aujourd'hui nous regrettons presque le camp et c'est presque avec joie que nous saluons la vue des baraques accroupies au sol.

Le fatigant chemin du retour avait tiré de nous toutes nos forces et nous traînons les pieds méca-

niquement comme des automates. C'est la nostalgie du bloc étouffant et obscur qui donne la mesure de notre épuisement. Enfin la puanteur pestilentielle et si caractéristique de la pourriture attaque nos narines et annonce l'approche du camp. La fétidité du camp assaille déjà l'homme à la distance d'un kilomètre, elle s'épaissit à chaque pas jusqu'à cesser d'être perçue par les narines tout en étouffant les poumons et faisant jaunir les tempes.

Nous sommes à la porte d'entrée. Les gardiens se placent des deux côtés avec leurs chiens qui, trempés et crottés, ont perdu même l'envie d'aboyer et se séparent de la colonne en silence. La surveillante-chef (« Oberaufseherin ») nous dénombre. Les femmes qui étaient arrivées plus tôt sont placées en rang pour l'appel. Nous prenons également nos places habituelles à la « Lagerstrasse » et suivons du regard celles qui entrent après nous. Chacune traîne avec elle deux briques ou une bûche. Nos chefs, fidèles au règlement, n'avaient pas oublié non plus que les gens revenant du travail ne devaient pas marcher les bras vides. Les mains libres, sans charge, facilitent le pas, rendent la pensée plus légère. Au tableau de nos femmes bagnardes succède celui des S.S. frauen à bicyclette qui s'empressent aujourd'hui de faire l'appel. Bien que chaussées de hautes bottes à l'écuyère, emmitouflées dans des capes avec des capuchons, elles souffrent également du mauvais temps et veulent se débarrasser de leurs obligations quotidiennes. C'est grâce à cela que

l'appel est plus bref, mais malgré cela nous sentons notre linge trempé coller aux épaules et au dos.

Huit cents femmes rentrent au bloc, dont chacune ne pense qu'à une seule chose, à enlever les ignobles haillons trempés, à sentir un toit au-dessus de sa tête que la pluie a mouillée aujourd'hui pendant quinze heures, à se glisser sur sa couchette sous une couverture qui est toujours humide, mais pas autant que le vêtement qu'on vient d'enlever. Où étendre ses habits pour qu'ils sèchent un peu pendant la nuit ? Il n'y a pas de place. On mettra la jaquette par-dessus la couverture; quant à la robe, l'affaire est plus compliquée. Il n'y a pas de place pour l'étendre. Le seul moyen, c'est de la glisser dans la couverture pliée en deux et nous séparer ainsi des vêtements trempés bien essorés auparavant. Bien entendu, la question ne se pose pas de les sécher complètement ou même à moitié. Si demain on les remet et si la pluie ne tombe plus, ils sècheront dans les champs et s'il pleut, l'eau traversera plus difficilement l'étoffe raidie par la pluie de la veille. Dans quelques jours, notre robe sèchera sûrement. Quant à nos pieds, la chose est pire. Nos chaussures ne sèchent ni le jour, ni la nuit. Et si l'on n'est pas capable de traîner nos galoches en bois jour après jour pendant 20 kilomètres, en revanche on aura les pieds toujours mouillés avec des souliers en cuir. Le papier dont on emmaillotte les pieds les protégera un peu, aussi longtemps que le mouvement et l'humidité ne l'abîment pas. Les pieds nous font

souffrir surtout la nuit. Parfois, c'est seulement après quelques heures qu'on cesse de sentir ses pieds comme des morceaux de glace. Parfois, on n'arrive pas à les réchauffer de toute la nuit et on reste comme cela jusqu'au matin, frissonnant de froid. La nuit brève qui ne dure que cinq ou six heures paraît alors un siècle. Le premier moment, lorsqu'on endosse les guenilles est horrible : le corps entier est pris de tremblement. Les vêtements trempés ont fumé toute la nuit, ils sont pénétrés d'une odeur répugnante et notre unique espoir est dans le soleil qui, s'il le veut bien, les séchera dans l'après-midi.

Cependant, entrées dans la baraque, il faut encore que nous touchions notre pain et notre café, pour lesquels nous autres, huit cents femmes, sommes forcées de faire la queue pendant au moins une heure. Il sera bientôt huit heures quand enfin on montera sur sa couchette avec sa ration de pain et son quart de café pour manger et se reposer. On n'a pas toujours assez de force et de volonté pour attendre une heure entière dans la cohue de robes mouillées. Nos pieds ne portent plus le poids du corps et nous renonçons au repas pourvu que nous puissions nous asseoir. Nous asseoir à tout prix. On avait passé ce jour-là dix-sept heures debout sans pouvoir se reposer pendant le dîner qu'on a mangé également debout, car il n'y avait pas un seul endroit sec où s'asseoir.

C'est chaque jour que nos jambes doivent sup-

porter le martyre de rester dix-sept heures debout ! Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, la pelle, la pioche, le pic à la main, il faut que nos jambes portent le poids de nos corps et de nos instruments de travail.

Nos pauvres pieds sont enflés à la suite de cet effort, ils sont ankylosés la nuit, ils refusent l'obéissance. Nous souffrons de varices. Au camp, ce sont les jambes qui sont les plus éreintées, ce sont elles qui travaillent le plus, qui déterminent notre capacité de supporter le camp.

Avoir été soumis à l'action des forces de la nature pendant vingt mois, jour après jour, en hiver, en été, en automne indépendamment du temps qu'il fait et pendant dix-sept heures de suite ! Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il gèle, que le soleil brûle, n'importe, il faut rester aux champs ! Les rochers soumis à l'érosion s'effritent. Les forces humaines sont plus dures que les rochers, elles ont la dureté du diamant, de la volonté trempée dans la lutte et qui *ordonne de durer*.

C'est le travail dans les champs qui était considéré au camp comme le plus pénible lorsqu'on le jugeait du point de vue de l'effort qu'il exigeait. D'autre part, l'éloignement du camp pendant la plus grande partie de la journée rendait plus difficile l'organisation de sa vie personnelle. Les femmes qui travaillaient aux champs étaient considérées, d'après les idées sur les classes existant au camp, comme la dernière catégorie, celle des parias. Presque

chaque détenue devait passer par un stage de travail aux champs avant d'en avoir un autre. C'était même exigé par les autorités allemandes. J'appartenais néanmoins à ce groupe insignifiant d'intellectuelles qui avait précisément choisi ce travail aux champs. Pendant les vingt mois de mon séjour au camp, je n'ai travaillé qu'aux champs. Pourquoi ? Il se peut que mes origines paysannes, mon expérience touristique et scoute, ainsi que ma nature y aient contribué. Ma pensée libérée des barbelés, du renfermé et de l'étroitesse de la baraque, pouvait vagabonder librement. Et puis il y avait dans les champs des arbres, l'herbe — la nature. Après un séjour de trois mois en prison et de quelques jours au camp et dans la baraque, lorsque j'étais sortie pour la première fois du camp, la vue d'un arbre poussant librement m'avait émue. Il existait donc une beauté accessible même à nous, les détenues d'un camp allemand ! On ne pouvait pas nous en priver ici, dans les champs. Car au camp, c'était autre chose. Ce qui nous serrait le cœur pendant les longues heures de l'appel, c'était le tableau que présentait l'entourage. Des nuées de corbeaux perchaient sur les toits des baraques, aiguisaient leurs becs et attendaient. Je n'ai jamais rencontré un moineau ou un autre oiseau quelconque au camp.

Et puis, il y avait encore des masses de souris qui nichaient dans nos couchettes, partageaient avec nous notre pain que nous mettions de côté

le soir pour le matin, nous frôlaient la figure, nous réveillaient la nuit. Et enfin, le camp était le royaume des rats. Nombre de cadavres humains étaient rongés par eux chaque nuit. Les rats vivaient ici comme coq en pâte. Une fois, pendant l'appel, hantée par les corbeaux, j'ai aperçu soudain sur le toit de la baraque un animal. La joie m'a réveillée de mon engourdissement : il y avait donc un chat ici, le chat ami de l'homme, qui détruit les souris. Cependant après l'avoir bien observé, j'ai remarqué que l'animal sur le toit était étrange, pelé et quand il eut tourné la tête de mon côté, je n'avais plus de doute : c'était un rat. D'un bond, il a sauté dans la cheminée de la baraque et disparu. Je tressaillis. Est-ce que la nature elle-même s'était détournée de nous autres condamnées à mort ? Seuls les rats et les corbeaux étaient restés nos compagnons. Je levais les yeux en cherchant un soutien, mais le ciel même était barré par la flamme et la fumée du four crématoire.

La mort ! partout la mort ! voici pourquoi j'ai préféré le travail aux champs à tout autre.

Le chemin du retour après le travail est plus dur les jours pluvieux, que d'habitude. Nous sommes complètement épuisées. La fatigue devient mortelle et la pensée de faire encore la queue pour obtenir du pain enlève toute envie de manger. Mais le désir de boire quelques gorgées de café chaud nous pousse à tendre nos dernières forces et nous nous décidons à faire la queue. D'ailleurs, presque chaque journée tire de nous tant de forces et

d'énergie que le pain pour lequel il faut attendre debout est payé d'avance du sacrifice dicté par la raison, notre ration de pain du soir constituant la base de notre nourriture pour la journée suivante.

De petites flammes de bougies luisent çà et là dans les ténèbres de la baraque. Assises sur leurs couchettes, les femmes restent silencieuses, les visages fermés, mornes, mauvaises. À qui en veulent-elles ? Au sort qui les a poussées dans un abîme de misère, à la mère qui les a mises au monde pour souffrir, aux Allemands qui ont créé les camps de concentration, à tout ce qui les a arrachées à leurs maisons, a brisé leurs foyers, anéanti leur vie humaine et les a réduites à une existence animale. Pour quelles fautes et pour les fautes de qui ont-elles tant à souffrir ? Il est impossible de céder sa souffrance, de dominer ses réflexes ; la douleur condensée et passionnée explosera et se tournera non pas vers les vrais coupables, elle ne s'en prendra pas aux causes lointaines, mais se tournera vers la voisine la plus proche qui vous bousculera par hasard, vous fera lâcher votre quart de café, vers la camarade qui aura posé sa couverture sur votre pain.

Plus cela va mal, plus la vie devient dure, plus elles sont fatiguées et affamées, et plus elles deviennent dures, intransigeantes, hargneuses, mauvaises.

Je regardais nos femmes et je pouvais, pour ainsi dire, mesurer au séismographe, le degré de leur épuisement et de leur faim.

Bien entendu, les choses se présentent autrement lorsqu'une cause commune, une idée commune lient les gens. Mais, il ne pouvait pas toujours en être question dans cette masse bigarrée qui vivait à Oswiecim.

Ah, si nous avions eu chacune notre petit coin qui nous aurait permis de nous isoler un instant avec notre propre douleur, de réfléchir et de nous détendre les nerfs, de nous reposer ! Mais ici aussi, les Allemands ont fait preuve de leur perfidie. En nous forçant à vivre en masse pendant vingt-quatre heures, en rendant impossible toute vie personnelle, ils ont tenté ainsi de nous rendre odieuse la vie collective, de détruire tout réflexe de fraternité et de solidarité. Le travail faisait de nous une troupe liée ensemble, la colonne en marche nous enchaînait, la baraque fermée faisait de nous une ruche bourdonnante. Toujours au milieu d'une foule, comprimées par sa masse. Jamais seule. On ne s'imagine plus qu'on ait jamais pu vivre seule ou à deux dans une chambre, avoir un coin à soi, être séparée des autres. Une chambre à soi, un logis particulier devient le plus fantastique des rêves.

Des silhouettes noires d'êtres humains se pressent comme des ombres chinoises à tous les étages de la sombre baraque. Des êtres humains vivent dans les trois couches superposées de la charpente. Voici quelle est la vue d'ensemble sur toutes ces femmes qui occupent l'étage supérieur : les unes restent immobiles, étendues sur leur couchette, les autres

sont assises sur leurs talons en fixant un point invisible, plusieurs gardent encore leur pain sur leurs genoux et achèvent leur repas, d'autres épouillent leurs vêtements et on ne voit que quelques rares petits groupes disséminés dans la baraque qui causent. Le tout fait l'impression d'un camp de bohémiens à moitié sauvages. L'étage moyen présente l'aspect d'un véritable guignol. On ne peut rester ici qu'assise, pliée en deux, ou bien être couchée. Nos gestes sont réduits au minimum, disent leurs figures émaciées. Quant aux locataires de l'étage inférieur, on ne les voit pas du tout; elles sont plongées, noyées dans l'obscurité comme dans une niche de chien. Elles glissent dans leurs couchettes comme dans une tombe humide. Un bruit monte dans la baraque. Les détenues du camp de concentration ont maintenant du temps pour elles, elles se reposent. C'est précisément à ce moment-là qu'il faut penser à sa toilette. Il fait sombre, il pleut, la boue est glissante, on y enfonce, les latrines avec le robinet d'eau se trouvent à l'autre bout du camp, nous sommes éreintées, nous sommes couchées là comme de lourdes bûches.

Il faut nous surmonter, nous lever. Peu nombreuses sont celles qui sont capables d'un tel effort. Et en effet, si la question de toilette n'avait été que celle d'un besoin physique, pas une d'entre nous n'aurait eu le courage nécessaire. Mais pour nous, c'était quelque chose de plus, c'était un acte de volonté ayant pour but de dominer les difficultés,

de nous rendre capables d'un petit effort constituant une preuve de résistance, flagrante et pure. C'était de notre part un acte de protestation disant : Nous ne nous laisserons pas faire ! Le dur labeur du jour tuait en nous la pensée, la volonté, tout sentiment et il nous aurait dominées complètement si nous n'avions pas réussi à trouver en nous encore ces quelques résidus de force qui prouvaient que nous n'étions pas encore complètement subjuguées. Car nous soumettre, cela voulait dire renoncer, capituler, périr,

Quant à moi, le fait de m'être forcée à nettoyer mes chaussures constituait la preuve que je restais encore maîtresse de moi-même. La plupart du temps, la peine que je me donnais était inutile. Le lendemain matin, au bout de quelques pas, mes souliers étaient de nouveau aussi sales que le soir. Et pourtant, c'est par mes souliers nettoyés chaque soir que je manifestais mon irréductibilité. Nous rentrions souvent à demi-mortes de fatigue et c'est alors que je me mettais à nettoyer mes galoches.

Il n'y avait pas moyen de prendre soin de soi-même lentement et systématiquement. La lumière des bougies était faible et le temps nous manquait. Le coup de sifflet annonçant la « Lagerruhe » ne se faisait pas attendre, les lumières s'éteignaient et le silence devenait obligatoire. Bien que ce couvre-feu soit signifié de bonne heure, nous ne nous couchons pas avant 22 heures. Nous avons devant nous cinq à six heures de repos. La nuit qui doit

